

pas dogmatiser nos sensations? S'il en est ainsi et que je puisse vraiment vous appeler, à la vieille et bonne manière, « ami lecteur, » je vous sou mets, sans trop de défiance, ce journal d'une longue excursion faite dans l'automne de 1890 à travers la Toscane, l'Ombrie, les Marches, la terre d'Otrante et la Calabre par un romancier en vacances, lequel a le malheur de n'être ni archéologue, ni critique d'art, ni économiste, ni politicien. Je ne croirai pas avoir perdu mon temps si ces notes vous prouvaient qu'un simple passant, et à qui manquent toutes ces spécialités, peut encore glaner des impressions hors des grands centres classiques et dans le domaine réservé aux érudits, sur cette terre de Beauté qu'il faut continuer d'aimer, suivant la devise de ceux qui aiment véritablement, — malgré tout.

I

Volterra, le 21 octobre 1890.

L'empereur prétendait reconnaître la Corse rien qu'à l'odeur du cyste respirée à plusieurs lieues en mer. J'aurais, moi, la prétention de reconnaître la Toscane moins poétiquement sans doute, mais d'une manière aussi certaine, rien qu'à débarquer dans un hôtel comme je viens de faire et à rencontrer des yeux la table préparée. Un fiasco de Chianti, une de ces grosses bouteilles au long col, à la panse garnie de paille tressée, se balance dans un panier de métal suspendu lui-même à une monture de cuivre. Des grives sont tout auprès, qui fleurent le genièvre avant même que le couteau ne les entame. Un garçon va et vient, de mine avenante et fine, qui vous parle un italien auprès duquel tout autre vous semblera du patois. Pour un rien il va vous citer un vers de Dante comme

un cocher que j'avais, l'autre année, à Sienne, et qui me vantait « *l'ora del tempo e la dolce stagione* », avec l'accent naturel dont il m'eût dit : « Le temps est beau. » En attendant, il transforme en h aspirées tous les c durs du commencement des mots : « *questa hasa*, » dit-il, pour « *questa casa* », cette maison. — Je ne l'entends jamais, cette prononciation singulière, sans revoir et cette rouge Sienne et la claire Florence et la brune Pise, et l'aimable paysage toscan avec son abondance et sa grâce, ses châteaux de la Renaissance sur les hauteurs et ses villas à terrasses, ses jardins où les blanches statues sourient parmi les cyprès noirs, et son ciel bleu, d'un bleu pareil aux enluminures du paradis dans les missels que de vieux gardiens vous montrent au fond des fraîches sacristies parées de fresques pâlisantes !...

Vais-je la retrouver demain, cette chère impression, dans cette ville perdue et dont l'approche m'a paru ce soir si étrangement farouche et fantastique ? Pour la gagner, j'ai dû prendre le chemin de fer qui va de Pise à Rome ; m'arrêter au tiers de la route, puis bifurquer par un autre train, local, celui-là, et en deux heures il m'a conduit à une station qui porte bien le

nom de Volterra. Mais la gare se trouve, en réalité, à deux autres heures de la ville, cette dernière étant juchée à près de six cents mètres d'altitude, tandis que la voie ferrée serpente dans la plaine sur le bord de la petite rivière Cecina dont les morceaux luisent çà et là sous la lune comme des fragments d'une plaque de métal brisée. Il m'a fallu confier ma malle à un charretier, un enfant de quinze ans, athlétique et dégourdi, qui l'a calée tout seul sur sa voiture à bras entre d'autres caisses et des paniers de poissons venus de la Maremme. Puis a commencé une course folle dans une berline des vieux temps, lancée au galop de ses chevaux attelés de corde, le long d'une route dont les innombrables lacets escaladent des collines après des collines, des mamelons après des mamelons. Des points lumineux apparaissent et disparaissent sur la crête. Ce sont les feux de la ville. D'autres voitures montent ; les cochers luttent à qui brûlera l'autre ; le vent s'est levé, et en quelques heures me voici passé du doux automne de la Rivière de Gênes au précoce hiver de la montagne. Enfin des remparts crénelés se dessinent, la voiture s'engage dans une allée de cyprès sinistrement profilée sur un ciel de onze heures du soir, bleu de lune. A travers

la fenêtre et sous cette lune, j'aperçois une colonne qu'un griffon surmonte et qui domine l'immense océan des mamelons ravinés. Une porte antique bombe sa voûte noire. Les roues ont quitté la terre pour la dalle et les rangées de palais sombres se massent de tous côtés jusqu'à l'auberge, sombre aussi d'aspect, mais gaiement hospitalière à l'intérieur, où le souper préparé, le fiasco de Chianti et les grives au genièvre semblent démentir cette sauvage arrivée. — Retrouverai-je demain mes sensations de Sienne, de San Gimignano « aux belles tours », — *delle belle torre*, — de Poggibonsi et de tant d'autres coins qui m'ont tellement plu dans cette province? Je le saurai dans douze heures; mais ce serait, si mon attente était déçue, un mauvais présage, à me faire renoncer à ce voyage vers Pérouse, à travers la Toscane, désiré pourtant depuis des années.

II

Volterra, le 22 octobre.

Je continuerai ma route. Les dieux propices qui ont jadis régné dans la vieille cité d'Étrurie m'ont donné une de ces premières journées de voyage qui sont comme un de ces premiers gains au jeu, après lesquels on joue longtemps, pour les prolonger ou les retrouver. C'est une vision du moyen âge que cette ville, serrée d'une ceinture intacte de remparts où les murailles florentines se relient aux murailles étrusques. Les rues dallées, étroites comme des couloirs, tournent entre des maisons fortes aux fenêtres grillées. Parmi ces maisons, les plus anciennes gardent encore des tours sur leur faite. A de certains coudes, la rue s'étale en terrasse et l'on aperçoit l'ondulation immobile des collines nues et fauves par delà lesquelles miroite la mer indécise qui se montre et se

dérobe tour à tour, avec le passage de ses bateaux à vapeur — un point dans l'espace, une fumée dans l'air, et que de destinées humaines ils emportent ainsi! — Visiblement, cette Volterra ne fut qu'un bastion suspendu sur la Maremme. Tout, aujourd'hui encore, y parle d'attaque et de défense, de quartiers occupés place par place, maison par maison. Les habitants déploient-ils une vigilance plus active, ou bien l'exceptionnelle qualité de l'atmosphère sur ce sommet balayé des vents conserve-t-elle les bâtisses plus intactes? Aucune de ces maisons n'offre trace de ruine. Ce sont partout des constructions grises, si sèches, si pompées de leur humidité par le soleil, que sur ce ciel d'octobre, d'un azur resté intense, les arêtes sculptées se détachent avec des nettetés d'eau-forte. Pas une pierre n'a dû bouger depuis quatre siècles. On se croirait au lendemain du siège de 1472 où Laurent de Médicis prit la ville. Dans ces mêmes rues, entre ces mêmes murs, sur ces mêmes dalles le sang a coulé, durant ces jours funestes, d'un flot si féroce ment répandu qu'à cette époque de massacres quotidiens cependant, le sac de Volterra fit horreur. Quand le Magnifique fut à son lit de mort, dans cette douce villa Careggi située aux portes de Florence

et dont les fenêtres donnent sur un jardin planté de cèdres toujours verts, de rosiers toujours fleuris, de lauriers roses et blancs, d'œillets rouges et safranés, le chrétien épouyanté reparut chez le fondateur de l'Académie platonicienne. Cet homme, supérieur et complexe, volontaire et ondoyant, qui avait associé aux suprêmes délicatesses de l'esprit les pires cruautés de son époque, trembla devant son passé. Si les confesseurs ne l'avaient absous que par flatterie? Et il fit venir, affamé d'une bénédiction dont il fût sûr, le dominicain au profil de bouc, le pire adversaire de sa famille, l'implacable apôtre de *Saint-Marc*, le rude Jérôme Savonarole. La prise de Volterra fut un des trois crimes que le moine refusa de pardonner au mourant, et ce dernier dut revoir, dans son imagination surexcitée par l'agonie, ces murs, ces places, ces palais, tels que mes yeux de promeneur paisible les contemplant aujourd'hui. Quel cadre pour une obsession de remords pareille à celles que décrit Dante! Il semble que malgré le clair azur il reste ici comme du tragique empreint partout. Sur cette place, devant le palais des Prêtres, les blasons sculptés de la façade ont vu rouler la tête du tyran Belforti. Cette porte de l'Arc dressait déjà sous les

Étrusques les blocs noirs de ses assises; et les masques grossièrement sculptés qui la décorent furent peut-être insultés par les légionnaires de Sylla quand ils forcèrent la malheureuse ville!... Du côté qui regarde Sienne, la forteresse construite par Laurent après sa victoire s'enfonce dans l'horizon comme un éperon de navire, et, pour que la légende ajoute sa grâce au terrible de l'histoire, tandis que le donjon florentin porte le nom redoutable de *Mastio*, « le Mâle, » l'autre tour de la forteresse, construite cent ans plus tôt et que ses formes plus grêles ont fait surnommer la *Femmina*, se pare aussi de ce nom délicieusement shakespearien : « la Tour du duc d'Athènes. »

Est-ce le contraste entre ces visions d'un passé cruel et la sécurité apaisée de nos jours? Jamais et même dans ces petites villes anglaises du *Lake-district* que j'ai tant aimées, je n'ai mieux respiré qu'ici l'atmosphère d'une vie intime, étroite et divinement monotone. Les héritiers des vieux Étrusques qui se promènent au soleil, embossés déjà dans leurs manteaux bruns à doublure rouge, portent empreinte sur leur physionomie une si profonde placidité bourgeoise! Les enfants jouent si gaiement sur

les portes! Les ouvriers, occupés dans les arrière-boutiques à ces étranges ouvrages d'albâtre qui font la fortune, mais non la gloire artistique de Volterra, paraissent exercer là si heureusement un métier qu'ils ne feront jamais ailleurs! Comme la journée est déjà froide, les femmes passent, réchauffant leurs mains gourdes à l'anse d'un petit vase de terre rempli de braise, qui s'appelle un *scaldino*. Ce joli geste a inspiré à un poète de mes amis un sonnet légèrement maniéré que je ne puis résister au plaisir de traduire, un peu malgré son auteur, pour son coloris toscan; du moins je le sens tel, peut-être comme les amoureux trouvent amoureuses toutes les romances :

Dans les villes claires de ma Toscane bénie, — et le long des rues étroites entre les antiques palais, — le vent d'automne souffle, emportant avec lui le froid — des Apennins, blancs là-bas de la neige tombée cette nuit.

Et les femmes marchent vite, tenant dans leurs mains — l'anse élégante du vase en terre brunie, — où, sous les cendres grises, rougeoit la vivante braise. — Et ce peu de feu suffit à les réchauffer.

Ainsi par ces jours de l'automne de ma vie, — quand, autour de moi, semble sortir, de toutes choses, un souffle — qui glace jusqu'à mon espérance de l'espérance, — je prends pieusement avec moi ton souvenir, — et le feu des tendresses de jadis, vivant sous les cendres — du passé, suffit à réchauffer mon cœur.

A défaut du scaldino réel des brunes Toscanes et du scaldino sentimental célébré par le poète, j'ai, moi, pour me réchauffer, sous le vent de tramontane qui s'est levé, cette allègre fièvre de découverte qui fait la gaie poésie du voyage, et ici tout la suscite, depuis le premier coup d'œil donné à la ville jusqu'aux indications du Guide. Ce compagnon, parfois si bien, parfois si mal renseigné, — mais cette incertitude n'est-elle pas un charme de plus? — mentionne deux tableaux de Luca Signorelli conservés, l'un au palais des Prieurs, l'autre dans une chapelle du Dôme. C'est par eux que je commenterai mon pèlerinage, car les œuvres du maître de Cortone n'abondent pas dans les musées, et c'est un admirable maître. Cet artiste, un des rares qui trouvèrent grâce devant la féroce critique de Michel-Ange, paraît avoir été une façon de grand seigneur anatomiste, un patient ouvrier de fresque aux goûts somptueux. Du moins, Vasari, qui le connut dans sa vieillesse, le montre ainsi et il raconte sur lui une étrange anecdote qui, prêtée à d'autres, ne convient à personne autant qu'à ce dur dessinateur du quinzième siècle, auprès duquel Mantegna semble facile : « Luca, » dit le chroniqueur, « ayant perdu un fils très beau et qu'il aimait

tendrement, le fit mettre nu devant lui, et, avec une très grande constance d'âme, sans gémissements, sans larmes, il le copia pour avoir toujours sous les yeux, grâce à l'ouvrage de ses mains, celui que la nature lui avait donné, et enlevé la fortune ennemie. » — Malheureusement les deux sujets traités par le peintre à Volterra ne sont pas de ceux qui conviennent à son puissant et âpre génie. C'est dans le palais une Madone parmi des saints qui porte sur ses genoux un Enfant Jésus. Le petit être nu fait, avec sa main de quelques mois, exactement le terrible geste du Christ juge dans la fresque du Buonarrotti à la Sixtine. Non, ce n'est pas là le Sauveur, ce n'est pas l'enfant né dans la crèche entre le bœuf et l'âne, et que dans une toile adbrablè, au musée Poldi de Milan, Sandro Botticelli nous montre jouant avec des épines et des clous et semblant avoir pris de la nature humaine jusqu'à la faiblesse ignorante du premier âge. Ce n'est pas non plus celui que les boutiquiers siciliens invoquent encore aujourd'hui vers Noël par des bandes de papier collées aux devantures qui portent écrit : « *Viva Gesù Bambino!* » Le petit Jésus de Luca traite déjà les pécheurs comme l'Hercule de la légende antique faisait les ser-

pents qu'il étouffa dans son berceau. La fausseté de cette conception n'est pas rachetée par une facture assez accomplie, et, quant à l'autre tableau, celui de la cathédrale, qui représente une Annonciation, de trop visibles retouches l'ont gâté. Diverses toiles qui abondent à côté de ces œuvres dans les deux monuments, quoique attribuées à des artistes de la valeur de Ghirlandajo, du Sodoma et de Gozzoli, ne donnent pas davantage une impression de maîtrise. Peut-être cependant ne suis-je pas juste, ayant été conquis tout entier par un autre tableau, oublié dans le Guide, celui-là, et que recèle un couvent de franciscains hors de la ville.

Je me rendais dans ce couvent bien par hasard, persuadé, après le désappointement de ces deux visites, qu'il ne fallait demander à Volterra que ces premières sensations d'une pittoresque redoute, et les aviver par de simples promenades autour des remparts. En allant donc vers ce monastère de San Girolamo à travers l'aride banlieue, je voulais seulement revoir à distance, et par delà une déclivité de terrain, la ligne si nette des murs avec la formidable poussée en avant de la forteresse florentine. Des femmes de la campagne passaient, chaussées de souliers à clous et cachant leurs

yeux sous le rebord avancé d'un chapeau d'homme, en feutre, plat et rond. La vague sauvagerie de leur aspect s'harmonisait si bien à la couleur générale de la vieille cité de guerre, que je me serais trouvé récompensé de ma promenade rien que par cette impression si complète. Aussi fut-ce une délicieuse surprise, lorsque, arrivé au couvent, le moine chargé de le garder — un frère mineur en robe brune — insista pour me montrer ce qu'il appelait les « trésors » de San Girolamo. Il m'ouvre d'abord une sorte de petite chapelle qui sert de tombeaux aux Inghirami, célèbres patriciens de la ville, et j'y lis sur la pierre cette mélancolique épitaphe, d'un panthéisme bien étrange en ce lieu chrétien :

*Tutti torniamo alla gran madre antica
E il nome nostro appena si ritrova!...*

Et au-dessus de cette pierre de sépulcre se dresse un merveilleux pan de mur où Lucca della Robbia a représenté en terre cuite un Jugement dernier, tout blanc et bleu, avec une incomparable largeur d'exécution dans un art qui ne semble comporter que la mignardise. Le visage d'un jeune homme dans le bas à droite, qui ne sait pas s'il est sauvé et qui

regardé l'Archange dispensateur, vaudrait seul un voyage vers cette église inconnue. Elle possède un autre bijou encore et à mon sens bien plus précieux. C'est une Annonciation peinte sur bois par un artiste de l'école de Sienne, connu seulement des historiens d'art, Benvenuto di Giovahni. Sur un fond d'or, la Vierge est assise, vêtue d'une robe lamée d'or et dans un champ de fleurs d'or, avec des traits menus d'une délicatesse si tendre ! Ah ! l'adorable vision et qui flottera pour moi toujours entre les lignes de la *Vita nuova* et des sonnets de Gino ! C'est, en effet, la Dame du chevaleresque moyen âge, l'évangélique être qui par sa pureté renouvela le rêve de l'amour, et c'est aussi, avec la mélancolie résignée de son sourire, la mère douloureuse qui aura dans le cœur les Sept Glaives. On devine une pitié dans le bel Ange annonciateur si visiblement venu d'en haut, tandis que, vêtus l'un d'une armure de magicien et l'autre d'une robe tissée par les fées, saint Michel et sainte Catherine martyre se tiennent sur les deux côtés, et en bas, à gauche, le donateur agenouillé montre la ferveur modeste de son pauvre visage mortel. Les années ont jeté comme un voile sur ce tableau. Les années ? non. Mais la vapeur de l'encens

qui a fumé au pied de l'autel pendant des milliers d'offices et dans cette étroite église, depuis plus de quatre cents ans. Le coloris de cette peinture est aujourd'hui mystérieux et vague comme l'ombre de la chapelle à travers les vitraux. Le teint des personnages est pâli et spiritualisé comme celui des vraies chrétiennes qui ont prié à cette place. La maladresse un peu lourde du dessin, la roideur des attitudes, la convention pieuse de l'arrangement finissent de donner à cette œuvre presque inconnue un charme unique et qui ne saurait s'oublier. Dans le Musée de Sienne, elle ne se distinguerait pas des autres, et, pour moi, bien que j'aie déjà passé des heures et des heures dans ce Musée, Benvenuto se confondait avec tous les autres maîtres de son groupe et de son temps : Francesco di Giorgio, Neroccio di Bartolommeo Landi, Guidoccio Cozzarelli, Girolamo di Benvenuto. Ils sont si nombreux, ces élèves du mystique Duccio et du savant Simone Martini ! La communion de l'Idéal et de la manière était aussi chère aux artistes d'alors que la recherche de l'originalité à tout prix nous est chère à nous. Ils acceptaient, eux, ils souhaitaient de continuer simplement une tradition, d'être chacun la branche d'un même grand arbre.

pas même la branche, mais une fleur parmi les fleurs, une minute d'une grande journée, l'étape d'une grande doctrine. C'est pour cela que la réunion de beaucoup de leurs œuvres donne une sensation d'une telle puissance, et qu'une telle puissance encore réside dans chacune de leurs œuvres isolées. Un je ne sais quoi d'à demi impersonnel permet d'entrevoir, par delà le fragment contemplé, le vaste effort collectif qui seul l'a rendu possible. Quelquefois même, comme ici, le fragment est si délicieux que, pendant une seconde, il semble marquer le point suprême auquel est suspendu tout le reste, et, pendant cette seconde, toute la gloire de l'école rayonne à la fois sur le nom du pauvre ouvrier modeste, qui, à force de mérite soumis, a eu du génie dans une œuvre comme les plus grands des grands.

III

Volterra, le 23 octobre.

« La sirène aime la mer et moi j'aime le passé... » Ce vers du premier parmi les poètes anglais nouveaux, que de fois je me le suis redit en Italie, dans cette terre où la vie ancienne sommeille sous la vie présente, et sous cette vie ancienne, une vie plus antique encore, et encore une autre. Sous la Volterra d'aujourd'hui, il y a celle du moyen âge, et puis celle des Romains, et sous celle des Romains celle des Étrusques. Cette dernière gisait à la lettre sous la terre, ensevelie dans des tombeaux qui ont rendu au jour plus de six cents urnes. Ces caisses funèbres, de forme rectangulaire, paraissent avoir voulu être d'abord des maisons en miniature. Le naïf instinct de l'âme humaine l'a toujours conduite à souhaiter pour les êtres aimés *une autre vie*, c'est-à-dire la même de

nouveau, pour qu'ils puissent nous aimer avec le même cœur, et, nous le voudrions, dans le même cadre d'objets familiers. Puis ces urnes se sont parées de bas-reliefs, et maintenant que les morts auxquels elles étaient réservées n'ont personne qui se soucie d'eux, on ne va plus voir que ces sculptures dans le Musée de Volterra comme dans celui de Chiusi. Quoique les sujets répétés prouvent une fabrication simplement industrielle, nous nous souvenons que ces images furent associées à des deuils ressentis, voici plus de deux mille ans. C'est de quoi toucher en nous les cordes profondes de la sympathie humaine. Devant les débris des sépulcres historiques nous ressemblons tous à ces légionnaires dont parle Tacite, et qui, traversant des plaines funestes, théâtres d'anciens combats, se sentaient, malgré leur insouciance de vieux ouvriers de tuerie, remués par ce que l'historien appelle magnifiquement : l'incertain des choses humaines !...

Le Musée étrusque de Volterra est un des plus intelligemment distribués que j'aie visités. Comme la délicieuse galerie Poldi-Pezzoli, à Milan, — où l'on peut, auprès du Botticelli auquel je songeais hier, regarder la Dalila de

Carpaccio bercer le sommeil de Samson, au bruit d'un jet d'eau qui pleure dans un jardin si doucement vert et silencieux, — il fut d'abord l'œuvre d'une volonté privée. C'est l'excellent fond sur lequel l'Italie s'est refaite, cela, cette initiative des particuliers héritée des vieilles républiques et qui se retrouve encore aujourd'hui dans beaucoup de petites et de grandes choses. La statue du collectionneur de caisses funéraires, mort à présent, comme ceux dont il troubla le grand repos, monseigneur Mario Guarnacci, préside paisiblement aux promenades des curieux parmi les débris que ses soins d'érudit ont arrachés aux nécropoles de la vénérable Velathri. Presque toutes ces caisses furent taillées dans une albâtre revêtue jadis d'un enduit colorié. Une teinte jaunâtre y demeure attachée, qui joue le marbre. Chacune se ferme d'un couvercle sur lequel le mort est représenté, tenant à la main la patère des libations suprêmes, avec un corps trop petit et traité sans aucune recherche de vérité anatomique, tandis que la tête très grosse fut probablement sculptée d'après un scrupuleux souci de la ressemblance. Cette disproportion singulière donne une mélancolie de caricature à ces portraits difformes, qui décèlent pour-

tant un besoin bien permanent de la race ; car aujourd'hui encore, dans les cimetières d'Italie et parmi les symboles généraux de douleur et d'espérance, c'est toujours la statue ou le buste du mort qui se retrouve, sculpté avec un réalisme minutieux, — jusque et y compris la dentelle d'une robe, les cordons d'un soulier, les plis d'une redingote. Sous le portique du four crématoire à Milan, les photographies des incinérés ne sont-elles pas collées sur le vase qui enferme la blanche poudre de leurs ossements ? Il semble que ces sensibilités méridionales ne puissent s'affranchir du besoin de la forme, et elles ne le pouvaient pas davantage au temps de cette vieille civilisation étrusque inexplicablement mélangée d'Orient et de Grèce.

Cette ressemblance de sensation n'est pas la seule que révèlent ces monuments funèbres. L'idée que les lointains habitants de ce coin du monde se faisaient de la dernière énigme est écrite dans les bas-reliefs qui décorent les parois des urnes. Quoique la dimension n'en soit pas bien grande, puisqu'elles ne devaient contenir qu'un résidu de cendres, — cette poussière des ailes de Psyché, disait un

païen moderne, — cette place suffit à des scènes entières où se meuvent de multiples personnages. Les pensées que leur action est destinée à traduire ne se distinguent guère de celles qui, encore à présent, constituent notre seule philosophie du tombeau. Le thème ne varie guère, et c'est toujours la brièveté des joies, la soudaineté des séparations, l'effroi des dangereuses puissances de la nature, le souvenir du peu que nous sommes, — et cependant il faut que nous répondions de ce peu devant le juge ! — Ici, c'est le défilé des monstres démoniaques : des Griffons combattent des hommes, des Tritons emportent des jeunes filles, des Furies déploient leurs ailes qui donnent à la pierre un revêtement de frissons, tant la nervure fine d'une aile de chauve-souris semble y palpiter. Ailleurs, c'est la séparation de l'âme et du corps, qui fait le sujet du bas-relief. Un serviteur harnache un cheval pour cette âme qui va partir, un autre joue de la flûte pour la charmer et lui adoucir l'amertume du lointain voyage. Sur d'autres urnes, j'aperçois Mercure psychagogue. Ce conducteur des ombres se tient dans un angle avec son caducée, tandis que le mourant échange des adieux avec les siens. Ailleurs, cet

Hermès, jeune, souple, élégant, même dans son funeste rôle, est remplacé par un farouche Caron, qui soulève un marteau pour briser le corps. D'autres fois encore, tandis que ces adieux se prolongent, un personnage inconnu paraît, portant sur son épaule un sac à deux poches : l'une pour les bonnes, l'autre pour les mauvaises actions du défunt. Car ils se prolongent, ces adieux. Qu'il a de peine, celui qui part, à franchir la colonne qui marque la limite de cet univers et de l'autre ! Ah ! Le lointain, le dur voyage à faire, et que nous voyons d'autres ombres accomplir, les unes sur le cheval préparé, d'autres en litière ou en bateau, d'autres sur un char, toutes rencontrées par des mânes, par les formes redoutables et monstrueuses des esprits infernaux. Puis, comme si les artistes chargés de ces travaux avaient écouté les conseils des poètes et des philosophes, dont c'est là dans l'antiquité un texte favori, sans cesse aussi des représentations d'épisodes tragiques semblent dire à ceux qui restent : — « Vous pleurez votre cher mort, songez combien d'autres s'en sont allés déjà, et dans de pires angoisses, qui valaient mieux que lui, des héros, des rois, des princesses dans la fleur de la joie et de la beauté ! » — Et les

épisodes les plus sombres de la légende hellénique s'évoquent tour à tour. C'est la guerre de Thèbes et le duel fratricide d'Étéocle et de Polynice; c'est le meurtre de Clytemnestre et d'Égisthe l'adultère; c'est Oreste et Pylade en Tauride, Iphigénie sacrifiée, Troïlus mourant, Ulysse perçant de ses flèches les perfides prétendants, Polyphème dévorateur, des mêlées de Barbares et de démons. La facture de ces bas-reliefs est très inégale. Quelques-uns témoignent d'une main habile, d'autres décèlent un travail mercenaire, une besogne exécutée comme à la grosse. Les uns et les autres intéressent le visiteur également, pour des raisons de renseignement très indépendantes des qualités d'art. C'est même, quand on y réfléchit, une ironique et décourageante constatation des voyages en pays d'histoire que cette égalité devant le document. Le plus grossier objet, mais qui a servi, qui a été fabriqué pour un usage positif, emporte avec lui une signification parfois supérieure à celle d'un bijou précieux mais inutile, d'une eiselure raffinée mais inefficace. La grande loi du besoin qui pèse si durement sur la race humaine se manifeste même ici. Ce que nous demandons à ces monuments des piétés anciennes, ce

n'est pas la beauté des formes, un songe de poésie et de lumière. Non, mais de nous révéler des cœurs; et la palpitation maladroite de la pierre gauchement taillée nous les montre, ces cœurs de jadis, si voisins des nôtres! Quand nous avons rendu à nos morts, nous aussi, un hommage de pitié pour ce qu'ils ont souffert, pour ce qu'ils souffrent peut-être encore; quand nous avons éprouvé auprès d'eux un frisson de triste espérance parce que nous souhaitons de les revoir, de terreur parce que nous serons comme eux un jour, d'ignorance parce qu'ils ne nous parlent plus jamais, n'avons-nous pas épuisé la coupe de ce que nous pouvons répandre de sentiments sur leur dernier asile? Et ces sentiments, *nos* sentiments, ces urnes racontent que ces hommes les connaissaient tous. Nous avons pu changer leurs rites, dépouiller leurs superstitions; ce qu'ils ont subi, nous le subissons, ce qu'ils ont aimé, nous l'aimons, ce qu'ils ont redouté, nous le redoutons, ce qu'ils ont pleuré, nous le pleurons, et le sphinx qu'ils sculptaient parfois sur ces vases mortuaires n'a pas prononcé un mot de plus sur l'éternel problème.

J'ai voulu visiter une au moins des tombes

où ces urnes reposaient avant d'avoir été transportées dans le Musée; — passage qui leur fut une mort dans la mort. N'y avait-il pas autour d'elles encore un peu de piété vivante, quand elles gardaient la place que leur avaient choisie des mains attendries et religieuses? La tombe où je suis descendu et qui porte le nom des Inghirami, parce qu'elle se trouve près des jardins de cette famille, se compose d'un court souterrain plusieurs fois replié sur lui-même. On y accède par une ouverture creusée dans un tertre et fermée d'une porte dont un paysan à demi sauvage garde la clef. Mon guide tient à la main une lampe en terre cuite, allongée en forme de bec à la place où sort la mèche, et qui reproduit presque exactement les lampes trouvées dans les tombeaux pareils à celui-ci. La fabrication de ces ustensiles communs s'est donc transmise d'âge en âge sans s'interrompre jamais, à travers tant de bouleversements et de massacres. Une fois descendues les marches de l'escalier, une sorte de cave se dessine, éclairée vaguement par cette lumière tremblante, avec des banquettes de pierre, disposées comme des lits pour un repas. Quelques urnes y sont rangées encore et les statues des défunts, couchées sur les couvercles, semblent

une assemblée de convives immobiles dans une attitude de festin. Cinquante caisses environ pouvaient tenir sur cette couche funèbre qui règne le long de la galerie. Était-ce une place réservée aux membres d'une même famille que Perséphone devait ainsi appeler tour à tour à ce rendez-vous de silence, à cette fête du repos sans réveil? Quelles douleurs inguérissables, quelles amours plus fortes que le tombeau sont venues sangloter ici? Que raconteraient ces pierres des murailles si elles s'animaient tout à coup, comme celles de la montagne arabe? Voici que, malgré moi, un remords de profanateur se mêle à ma curiosité. J'oublie la minuscule et grotesque difformité des corps sculptés sur les couvercles des urnes pour ne plus voir que l'expression des visages; et je me retourne vers l'orifice de la porte afin de retrouver, au lieu de la clarté fantastique de la lampe, la pure, l'incorruptible lumière du jour. Je remarque alors que, sous la voûte de l'entrée, les arbres ont poussé leurs racines avec tant de force que l'extrême pointe de ces racines a percé l'épaisseur du sol et de la roche. Le soleil y frappe en ce moment, et cela fait comme une dentelle dans la lumière, comme un réseau de petites fibrilles vivantes, toutes

chargées de gouttelettes. Ces perles brillantes, où se distille l'humidité de la terre, semblent descendre vers ceux d'en bas, comme les larmes de la nature d'en haut, prises à la pluie, au vent, à l'air du ciel, à tout ce qui renouvelle sur la surface du monde le manteau coloré des végétations mouvantes pour la joie des prunelles qui vivent. C'est le souhait que répètent les enfants grecs le long des routes de Corfou, en mendiant des sous et offrant des fleurs.

« Puissiez-vous jouir de vos yeux ! »

IV

Colle, le 24 octobre.

Je suis parti de Volterra ce matin pour gagner Sienne en voiture. La route longe San Gimignano, traverse Colle et doit entrer dans Sienne par le palais des Turcs, élégante construction en briques du xv^e siècle, et la porta Camollia. Au trot de deux petits chevaux toscans qui vont vite, et que le cocher encourage de temps à autre en leur insufflant par force du vin de Chianti dans le gosier, il faut de huit à neuf heures pour ce trajet. Il permet de juger une fois de plus combien, en Italie plus qu'ailleurs, l'extrême abondance alterne avec la désolation absolue. C'est d'abord des kilomètres et des kilomètres à travers une lande digne de celle du roi Lear, tant elle s'étale sous le vent, nue, sauvage et ravinée. En se retournant, on aperçoit Volterra long-

temps, et toujours la pointe de la forteresse florentine commande cette farouche étendue. La mémoire pleine des chroniques de la ville, on songe à la guerre de partisans que menèrent ici pendant toute la fin du xiv^e siècle les Belforti, ces cruels tyrans enfin chassés par la révolte populaire. C'est l'histoire commune de toutes les cités libres d'Italie. Puis San Gimignano s'aperçoit, menaçant, elle aussi, la lande, mais déjà dressée sur une colline moins farouche et dentelant l'horizon de ses architectures singulières. Les campaniles qui s'y multiplient, se détachent en gris sur un azur si bleu, et des oliviers l'enserrent comme d'une oasis de verdure si pâles! Je ne saurais voir cette silhouette de la ville « aux belles tours » sans éprouver l'envie, irréalisable en ce moment, d'y refaire un séjour, ne fût-ce que de quelques heures. Il s'y trouve, au palais du Podestat, un délicieux *tondo* de Filippino Lippi, un tableau de forme ronde, qui représente un Ange annonciateur au profil douloureusement extatique, aux mains blanches et fines dans leur longueur; il tient une branche de lis dont les fleurs à demi closes dépassent sa tête, et, pour mieux indiquer qu'il apporte un message d'un plus puissant que lui, de grands rayons d'or,

émanés d'un être invisible, se prolongent à travers ce lis, sans même effleurer ses cheveux. Et puis n'y a-t-il pas à la Collégiale le chef-d'œuvre peut-être du Ghirlandajo, une vision de Santa Fina à laquelle apparaît un évêque entouré d'anges? La pauvre chambre où la jeune sainte est couchée à terre, ravie en extase et joignant les mains, n'a guère pour meubles que deux chaises de bois. Sur la table, un pain, un fiasco fermé d'un linge et deux fruits entamés disent la modestie du repas. Le mur tout blanc sert de fond aux blanches coëffes en toile de deux femmes qui regardent l'apparition avec leurs vieux visages travaillés par la vie, une vie résignée et pure qui accepte les grâces surnaturelles sans orgueil, comme elle accepterait l'abandon d'en haut sans révolte. Nul maître plus que celui-ci n'a pratiqué d'instinct le profond précepte formulé par Millet dans une de ses lettres : peindre dans les gens ce qui dure, l'empreinte profonde du métier, et, quant à l'action et au sentiment actuel, en montrer juste ce que comporte ce métier. Précisément à l'époque où le grand peintre exécutait cette fresque fervente, Savonarole se préparait dans cette même petite ville à sa mission de réforme et de martyre. Ces souve-

nirs flottent pour moi autour de cette cité lointaine que je sais si sombre et si rigide dans sa ruine. Dans la distance, elle prend sous la lumière un aspect féerique, avec ses lignes d'une originale fantaisie et la magie de ses pierres qui brillent.

Un détour de route, et, presque sans préparation, le paysage a changé. Les forêts de chênes apparaissent, et, dans l'intervalle, le sol qui a valu à la couleur d'un brun rouge son nom de terre de Sienne. L'automne a touché les feuillages dont l'or roussi s'harmonise chaudement avec cette nuance ardente. Ce manteau de pourpre étendu sur les collines a comme frange, dans la vallée, les champs où les oliviers aux petits fruits noirs, les vignes vendangées et les mûriers déjà moins fournis, attestent l'approche de la Toscane heureuse après la Toscane aride. A Colle, la transition est finie. Là, dans une simple auberge de cette autre ville du moyen âge, et dans le décor habituel à ces sortes d'endroits où des images garibaldiennes racontent indéfiniment l'épopée du *Risorgimento*, tandis que les chevaux se reposent, j'ouvre le livre compagnon de mon voyage. Tous les amants de l'Italie ne l'abor-

dent jamais sans avoir à portée de la main ce poème de Dante qui marque chaque coin de ce pays d'un vers immortel. J'y retrouve l'histoire de Sapia, la noble dame de Sienne, qui raconte la défaite de ses concitoyens à cette place même :

Eran i cittadin miei, presso a Colle...

(Purg. XIII, 115.)

Et elle ajoute que de voir la chasse donnée à ses compatriotes, qu'elle détestait pour l'avoir bannie, lui ravit le cœur d'une joie si folle, qu'elle s'écria dans un élan de féroce triomphe :
« Je ne crains plus rien de Dieu. »

*Gridando a Dio : « Omai più non ti temo, »
Come fe il merlo per poca bonaccia...*

(Purg. XIII, 122-123.)

« Comme fait le merle pour un peu de beau temps, » conclut-elle, trait naïf qui achève sur une jolie impression de rusticité une tragique histoire. — Toute la Toscane est là dedans, avec ses grâces d'idylle sauvage ou riante, et, à tous les coins des routes, il traîne un souvenir de sang.

V

Sienne, le 25 octobre.

La nuit déjà tombée m'a empêché de revoir, comme j'aurais voulu, ce ruban de route qui va de Colle à Sienne à travers une forêt autrefois dangereuse. J'en aurais joui doublement, car je connais si bien tous les aspects divers de ce paysage pour m'y être indéfiniment promené en voiture, conduit par un cocher familial, dont j'ai déjà parlé, qui me citait *la Divine Comédie* à chaque minute et qui m'illustrait les couvents, les châteaux, les murs épars dans la vallée avec tous les souvenirs de l'histoire. Toujours les Espagnols réapparaissaient dans ces récits plus ou moins légendaires, tant a laissé de traces dans l'imagination des hommes de ce pays le siège formidable de 1554, durant lequel le plus implacable des généraux de Charles-Quint, le marquis de Marignan, tint la